

Petits poèmes, à l'usage de l'enfance

Hieronymus van Alphen en Mattheus van Heyningen Bosch

Vertaald door: Aug. J.Th.A. Clavareau

bron

Hieronymus van Alphen en Mattheus van Heyningen Bosch, *Petits poèmes, à l'usage de l'enfance* (vert. Aug. J.Th.A. Clavareau). J.G. van Terveen et Fils, Utrecht 1835 (tweede druk)

Zie voor verantwoording: http://www.dbnl.org/tekst/alph002peti02_01/colofon.php

© 2017 dbnl



J.G. van Terveen, excud.

Préface.

DEPUIS long-temps plusieurs personnes m'avaient engagé à donner à l'instruction primaire une traduction des charmans petits poèmes de Van Alphen. Cette idée m'avait souri; elle joignait l'agréable à l'utile; mais le naturel, la naïveté, la candeur qui règnent dans toutes ces pièces d'une morale si pure et

si douce, me semblaient des difficultés insurmontables. Cependant, après quelques essais plus ou moins heureux, je crus m'apercevoir qu'en ne faisant même qu'approcher de mon modèle, mon livre aurait quelque mérite, et ne serait pas dépourvu d'utilité. Je me mis sérieusement à l'ouvrage, abandonnant quelquefois mon auteur, mais y revenant toujours avec un nouveau plaisir; et quand j'avais reproduit, en partie, sa simplicité et sa grâce, je redoublais d'assiduité et de courage; je corrigeais mes traductions, en me rappelant le langage et les jeux de mes petits enfans; leur souvenir était ma Muse; j'avançais vers le but, moins mécontent de mes efforts.

C'est ainsi que mes traductions se terminèrent; et j'en remercie aujourd'hui tous ceux qui y ont contribué par leurs instances et leurs encouragemens.

En Hollande, les maîtres chargés d'instruire les enfans de cinq à dix ans, possèdent,

comme pour l'âge suivant, tous les livres hollandais qu'ils peuvent désirer, tandis qu'ils se trouvent bien souvent embarrassés pour leur choix, lorsqu'ils doivent apprendre le français à leurs petits élèves; car ils se gardent bien de mettre dans la mémoire des enfans, des fables ou des contes au-dessus de leur intelligence, qu'ils récitent presque toujours ou comme des perroquets, ou avec une affectation étudiée. J'ai préféré de traduire Van Alphen à tout autre; parce que, selon moi, dans ce genre, Van Alphen a remporté le prix; et que tous ses poèmes sont excellens pour tous les pays. Les volumes de Van Heyningen-Bosch m'auraient fourni également plusieurs petits contes fort jolis, tant en prose qu'en vers; mais cela m'aurait conduit trop loin. Je n'ai pu toutefois résister au plaisir de placer, à la fin de ce livre, trois pièces traduites de cet estimable auteur: elles sont écrites dans le genre de Van Alphen.

Avant de terminer cette préface, je consignerai ici ce que dit l'auteur dans la sienne:

‘Voici quelques petits poèmes à l'usage de l'enfance. L'auteur sait très-bien que, comme poète, il n'en retirera que peu de gloire; mais la célébrité n'était pas ici son but. Il s'est attaché seulement à publier quelques vérités utiles, de manière à ne pas surpasser l'intelligence des enfans. Il a fait ces petits poèmes assez courts, pour qu'ils pussent être d'autant plus aisément imprimés dans la mémoire, en les lisant, et sans qu'il fut nécessaire de les apprendre par coeur, méthode que l'auteur n'aime pas et qu'on peut remplacer par la répétition d'une simple lecture.’

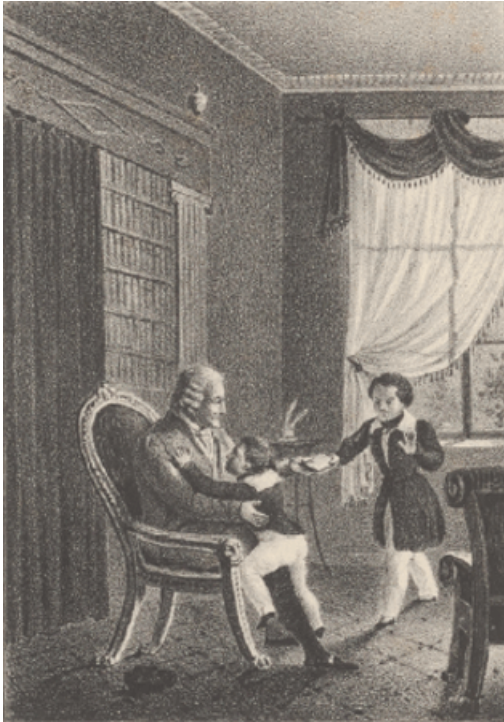
‘Plusieurs circonstances ont donné lieu à la composition de ces pièces de vers: l'auteur a lui-même des enfans qui sont aujourd'hui son unique et grand plaisir; il aime à être utile aux autres; et de tels petits poèmes manquent dans sa langue. Il a lu en outre, avec beau-

coup d'intérêt, deux ouvrages allemands, intitulés: *Lieder für kinder*, de Weisse; et *Kleine lieder für kleine mädchen und jüngerlinge*, de G.W. Burmann. Ces auteurs l'ont souvent aidé dans son travail, quoiqu'il n'en ait rien traduit ni emprunté.'

'Ces vers ne sont pas toujours destinés à des enfans de quatre à cinq ans; cela n'était pas de rigueur. On peut choisir soi-même les pièces que l'on voudra laisser lire: on verra d'ailleurs facilement si un enfant comprend, ou non, ce qu'il lit. L'auteur en a lui-même fait l'épreuve; et il peut assurer que son aîné, âgé de cinq ans, en a compris beaucoup à une seconde lecture. C'est ce qui lui donne la certitude que tous ces poèmes conviennent à des enfans au-dessus de cinq ans et au-dessous de dix. Il est bon quelquefois que l'enfant rencontre, ça et là, quelques difficultés qui l'engagent à parler et à questionner.'

Si ces traductions obtiennent quelques

succès, si l'enfance retire quelque avantage du fruit de mes loisirs, si j'ai pu contribuer enfin à orner sa mémoire, en semant dans son coeur le germe des vertus, cet ouvrage, quelque faible que soit son mérite littéraire, deviendra, pour moi, mon ouvrage de prédilection; puisqu'il sera chaque jour utile à ces petits êtres si intéressans sous tous les rapports, aimable et riante pépinière de la postérité, que le sage Salomon appelait l'héritage du Seigneur!



à deux aimables petits garçons.

*..... mais avant tout, pour mon salaire,
Je réclame un baiser ou deux*

Pag. 13.

Petits poèmes

A deux aimables petits garçons.

ENFANS, c'est pour vous que je chante;
De ces vers que je vous présente,
Amusez-vous, soyez heureux!
Retournez près de votre mère;
Mais, avant tout..... pour mon salaire,
Je réclame un baiser ou deux.

C'est ma tendresse qui m'engage
A vous écrire cet ouvrage:
Si, dans votre joyeux essor,
Mes accens vous sont agréables,
En sautillant, enfans aimables,
Venez m'en demander encor.

Le bonheur de l'enfance.

JE suis l'enfant que le ciel aime,
Je suis créé pour être heureux;
J'ai des joujoux selon mes vœux;
Et de Dieu la bonté suprême
Me donne des habits, du pain pour me nourrir;
Un doux berceau pour y dormir.

Je vis tranquille; je suis sage;
Et j'étudie avec plaisir.
Nul soin ne trouble mon loisir.
Fatigué des jeux de mon âge,
Le soir, je clos mes yeux, doucement, sans chagrin,
Et je dors jusqu'au lendemain.

Pour tant de preuves de tendresse,
Que mon Dieu soit béni toujours!
Dans tous les temps, dans tous les jours,
Mon cœur l'adorera sans cesse:
De chanter ses bienfaits, le matin et le soir,
Ma bouche se fait un devoir!

L'orange.

DE Papa je tiens cette orange;
Pour ma leçon je la reçus;
Et quand, tout joyeux, je la mange,
Son goût me plaît encore plus.

La gaîté sied à la jeunesse,
Quand le temps est bien employé;
Et l'enfant qui fuit la paresse,
De son travail est bien payé.

L'amour filial.

MON plus tendre ami, c'est mon père.
Il me chérit; je le révère,
Et l'approche toujours sans peur.
Près de lui sa bonté m'attire;
Il sait m'amuser et m'instruire;
Des pères c'est bien le meilleur!

Parfois un caprice m'entraîne;
Mais si j'en ressens de la peine,
J'attendris son coeur généreux.
Jamais son amour ne m'afflige;
Et même, quand il me corrige,
Je vois des larmes dans ses yeux.

Voudrais-je donc, à ce bon père,
Causer une tristesse amère,
Et l'obliger à me punir?
Non! lorsqu'une faute m'égare,
A ses genoux je la répare,
Et j'offre à Dieu mon repentir!

Alexis.

ALEXIS aime bien sa soeur,
Quand le même jeu les rassemble;
Il l'appelle son petit coeur,
Lorsqu'ils sont bien d'accord ensemble.
Mais veut-elle quelques joujoux
Dont s'amuse encore son frère?
Alors l'amitié dégénère,
Alors vient le dépit jaloux!
Fait-elle à son tour résistance?
Il est tout près de la haïr;
Et lui, ne peut plus la souffrir,
Dès qu'on la loue en sa présence.

Mes chers enfans, dites-le-moi,
Une amitié si peu durable,
Et qui rapporte tout à soi,
Est-ce l'amitié véritable?

La vraie richesse.

TOUS les trésors ne nous font rien;
Nous n'envions que la sagesse:
La sagesse est le plus grand bien;
C'est l'ornement de la jeunesse.

Qu'est-ce que l'or qui brille aux yeux?
Une main pleine de poussière.
Être ami de Dieu vaut bien mieux:
C'est le vrai riche sur la terre.

Tombons aux pieds du Créateur,
Demandons-lui vertu, courage;
Car c'est ainsi qu'un jeune cœur
Du ciel mérite l'héritage.

Des biens, de durable valeur,
Feront alors notre richesse;
Et, prenant le mal en horreur,
Nous ne suivrons que la sagesse.

L'étude amusante.

JE joue en m'instruisant, en jouant j'étudie.
Comment peut-on penser que le travail m'ennuie?
Lire, écrire, est pour moi le plus grand des plaisirs.
Pour des livres je donne et cerceaux et toupie;
Je revois mes tableaux quand l'étude est finie:
Acquérir des vertus, voilà tous mes désirs!

La compassion.

LORSQUE je vois quelqu'un souffrir,
A sa peine je suis sensible;
Tout ému, je l'entends gémir,
Et je l'aide, s'il m'est possible.

Venir au secours du malheur,
Est même doux pour la jeunesse:
C'est prouver un bien mauvais coeur
Que se moquer de la tristesse.

Rirais-je d'un être souffrant,
Quand le chagrin est son partage?
Oh non! un coeur compatissant
S'accorde bien avec mon âge!

Je veux donc plaindre un malheureux,
Le consoler dans sa souffrance!
Alléger son sort douloureux,
Un jour fera ma jouissance.

L'application.

LE matin trop tard s'éveiller,
Étendre ses bras et bâiller,
C'est une conduite blamable.
Celui qui babille toujours,
Tapage et tient de sots discours,
N'est jamais un enfant aimable.

Voudrais-je donc passer mon temps
A mille vains amusemens,
Et demeurer dans l'ignorance?
Non! je veux apprendre avec fruit,
Respecter celui qui m'instruit,
Pour sortir bientôt de l'enfance.

Le miroir

CELUI qui chaque jour se mire
Et se flatte de sa beauté,
N'a pas la beauté qu'on admire,
Mais court après la vanité.

Le miroir rend fier, ou chagrine.
Veux-je me voir dans le meilleur?
C'est dans la parole divine
Que je puis connaître mon coeur.

Plaintes du petit Guillaume, sur la mort de sa soeur.

MA soeur est morte! quel malheur!
Quatorze mois, c'était son âge.
Dans le cercueil j'ai vu ma soeur:
Oh! qu'il était froid son visage!
Je criais, d'un ton douloureux:
Mina! Mina! mais plainte vaine!
Elle a fermé ses petits yeux,
Et moi, je dois pleurer de peine!
Oui, je veux, en versant des pleurs,
Penser à son baiser si tendre,
Chaque matin cueillir des fleurs,
Et sur sa tombe les répandre.
Oui, demain.... Mais ne dois-je pas
Craindre qu'un même coup m'emporte?
Hier, folâtrer sur mes pas;
Hier encore!.... et déjà morte!

Le cadeau.

Mère chérie!
Dans ce beau jour, je n'ai rien qu'une fleur.
Dès le matin, ta petite Marie,
De te fêter se faisait un bonheur,
Mère chérie!

Mère chérie!
Mon frère rime, et moi j'offre une fleur;
Accepte-la; car ta bonne Marie,
Tout comme lui, te porte dans son coeur,
Mère chérie!



Claire à sa petite soeur qui vient de naître.

*Oh! laissez-moi, je vous en prie,
Donner un baiser à ma soeur!*

Pag. 25.

Steendr^{rij} van. H.J. Backer, Dordt.

Claire à sa petite soeur qui vient de naître.

BONJOUR! te voilà dans la vie!
Bonjour, compagne de mon coeur!
Oh! laissez-moi, je vous en prie,
Donner un baiser à ma soeur!

Veux-tu dormir? comme elle crie!
Sois sage; donne-moi ta main.
C'est peut-être qu'elle s'ennuie.....
Avec toi je jouerai demain.

Dors pour grandir, petite fille;
Maman te tient sur ses genoux.
Apprends à courir, sois gentille:
On t'achètera des joujoux.

Oh! notre Maman est si bonne!
Tu sauras bientôt, comme nous,
Tout ce que sa tendresse donne,
Lorsque ses enfans sont bien doux.

La paresse.

AVEC zèle je veux m'instruire;
Je ne compterai plus parmi les fainéans.
Apprendre sa leçon, prier, écrire, lire,
Jouer et travailler, chaque chose a son temps.

Ma chère Maman me querelle,
Quand je perds à rien faire un temps si précieux.
'Être oisif, c'est voler le temps qui fuit, dit-elle;
Et nos jours sont si courts pour être paresseux!'

Le petit chien.

POUR quelques os bien secs, pour un morceau de pain,
Oh! dans mon petit chien, que de reconnaissance!
Il agite sa queue, il jappe, il fait un train;
Sur mes genoux il saute, il danse!

On me donne souvent du vin, de friands mets,
Et chacun me témoigne un intérêt si tendre!
Si le coeur d'une bête est sensible aux bienfaits,
De moi que ne doit-on attendre?

Le carreau de vitres brisé.

Conte.

D'UNE fenêtre, un jour, Victor casse un carreau.
 Quoiqu'il en ait caché chaque petit morceau,
 Le pauvre enfant ne sait que faire.
 Le mensonge lui fait horreur;
 Il sait que Dieu le voit; et puis, tromper sa mère,
 Il ne le pourrait pas. Il tremble de frayeur.
 Sa mère arrive. Victor pleure;
 Il est consterné. 'Mon cher fils,
 Dit-elle, qu'as-tu fait? quel mal as-tu commis?'
 - 'Chère Maman, répondit-il, tout-à-l'heure,
 J'ai fait l'étourdi de nouveau.
 Tout occupé de mon jeu de raquette,
 Je suivais mon volant, quand un coup de palette
 Le chassa droit dans le carreau.
 Mais si votre Victor ne le fait de sa vie,
 Vous lui pardonneriez, n'est-ce pas, ô Maman!
 Car vous êtes si bonne!' Et sa mère attendrie

Ne sut pas le gronder pour cette étourderie:
Elle l'embrassa tendrement.

Petits enfans, on aime, on récompense
Celui qui dit la vérité.
Pour un menteur on n'a pas d'indulgence:
Son sort est d'être détesté.

La piété.

LORSQUE l'aimable et doux Printemps,
De fleurs revient orner les champs,
Je vais cueillir des violettes,
Des roses et des paquerettes,
Avec des bouquets de lilas.
Alors, je tresse des guirlandes,
Pour t'en faire d'humbles offrandes,
O mon Dieu, toi qui me donnas
Et la vie et ces fleurs nouvelles!
Alors, je chante: 'Roi des cieux,
Ce sont tes bontés paternelles
Qui font croître ainsi, sous nos yeux,
Des lilas et des violettes,
Des roses et des paquerettes,
Afin de prouver aux enfans
Et ton amour et ta puissance!
O! que ces bouquets sont charmans!
Non, jamais ma reconnaissance,
N'oubliera, mon Dieu, que c'est toi
Qui les fis éclore pour moi!'

Le lièvre.

‘PIERRE, vois donc là-bas ce lièvre! oh! quel plaisir,
Si l'on pouvait ainsi courir!’
- ‘Que dis-tu, répond Pierre? et quelle est ta folie?
Tu voudrais ressembler à ce lièvre? moi pas.
J'aime bien mieux aller à petits pas,
Qu'acheter la vitesse aux dépens de ma vie.’

Celui qui vit heureux des biens
Qui lui sont tombés en partage,
De ses dons et de ses moyens,
Peut toujours faire bon usage.
Mais celui qui, jamais content,
Dans autrui ne voit qu'avantage,
Perd même ce qu'il a: je l'ai lu bien souvent.

Conte de Théodore.

UN jour nous étions réunis
Chez notre vieille Marguerite
Qui sait des contes si jolis;
A ses bons et petits amis,
Elle donnait, pour leur visite,
Du chocolat et des biscuits.

Nous lui faisons cent demandes par heure.
'Ça, nous dit-elle enfin, chers enfans, nous avons,
Vous le savez, quatre saisons:
Quelle est, selon vous, la meilleure?'

- 'La saison, dit alors ma soeur,
Qui me plaît et m'est la plus chère,
C'est celle où l'on voit tout en fleur.
On va cueillir, dans le parterre,
Des guirlandes et des bouquets;
Et l'on entend, dans les bosquets,
Sous les branches du verd feuillage,

De mille oiseaux le doux ramage.
C'est alors le Printemps.' - 'Quant à moi, dit Victor,
L'Hiver me plaît bien mieux encor:
Nous entendons conter des histoires charmantes;
Assis près du feu, nous buvons
Du chocolat, et nous mangeons,
Le soir, des gaufres excellentes.'

- 'Et moi, de toutes les saisons,
Je choisis l'Été, répond Claire:
C'est Kermesse! on s'amuse, et l'on n'a rien à faire.'

- 'Eh bien! dis-je, moi, je préfère
Celle où les fruits sont mûrs. Nous voyons, sur nos pas,
Tomber des abricots et des pêches vermeilles,
Dont nous remplissons nos corbeilles!
C'est l'Automne alors, n'est-ce pas?'

'Enfans, dit Marguerite, il faut vous satisfaire;
Écoutez: c'est l'Hiver qui rend le sol fécond:
On doit tailler chaque arbre, on doit fumer la terre;
Et c'est pendant l'Hiver que ces travaux se font.
Pour nous donner des fruits, ajouta-t-elle,

Un arbre doit fleurir: cette saison s'appelle
Le Printemps. Puis les fruits doivent croître et mûrir;
C'est l'Été qui le fait. Enfin, il faut cueillir
Tous ces fruits que le ciel nous donne,
Et c'est un plaisir de l'Automne.

Vous devez donc, mes chers enfans,
Dans toutes les saisons nouvelles,
Louer de Dieu les bontés paternelles,
Et toujours être bien contents.'

Jésus.
Morceau de chant.
Claire et Jean.

ENSEMBLE.

JÉSUS est l'ami des enfans.
Protecteur de notre faiblesse,
Il nous accueille avec tendresse:
C'est l'ami des coeurs innocens.

CLAIRE.

S'il était encor sur la terre,
Comme je volerais vers lui!

JEAN.

S'il était encor sur la terre,
Comme nous volerions vers lui!

ENSEMBLE.

O fils de Dieu, sois notre appui!
Ne nous vois pas d'un oeil sévère;
Pardonne-nous avec bonté!
Daigne écouter nos vœux sincères,
Et permets que, dans nos prières,
Ton nom soit souvent répété!

La toupie.

JE ne puis, sans mon fouet, faire aller ma toupie.
Mon fouet s'arrête-t-il? elle cesse à l'instant.
Ce joujou fatigant me tourmente et m'ennuie;
J'en veux un dont je sois content.

Mais avec Alexis n'en est-il pas de même?
Si je ne craignais pas d'être puni demain,
Je serais paresseux; et mon père que j'aime
En éprouverait du chagrin.

Quelle leçon pour moi! faut-il qu'une toupie
M'apprenne à travailler avec fruit et plaisir?
Fi! j'en suis tout honteux! Eh bien, toute ma vie,
Je la garde pour me punir.

Le prunier.

VICTOR voyait des prunes pendre,
Presque aussi grosses que des oeufs.
Bien qu'on lui défendît d'en prendre,
Il semblait les cueillir des yeux.
'Ni le jardinier, ni mon père,
'Ne seront, dit-il, mes témoins:
'A cet arbre que peuvent faire
'Trois ou quatre prunes de moins?
'Mais j'aime mieux l'obéissance:
'Je n'en cueille pas; je m'en vais.
'Pour quelques prunes, quand j'y pense,
'J'irais désobéir? jamais!
Victor s'éloigna donc. Son père,
Qui l'écoutait non loin de-là,
Lui destinant un doux salaire,
Sur son chemin se présenta:
'Voilà, dit-il, comme je t'aime!

Oh! que Victor me fait plaisir!
Viens, je t'en donnerai moi-même;
Viens, c'est moi qui veux les cueillir.⁹
Alors, les prunes, par douzaines,
De l'arbre tombent aussitôt;
Victor les ramasse, à mains pleines,
Et s'enfuit au petit galop.

Le mendiant.

CET homme, tout transi, cassé par la vieillesse,
Me demandant un sou pour aider son malheur,
Est aussi bon que moi. Si Dieu, dans sa sagesse,
Me donna plus qu'à lui, je ne suis pas meilleur.

La vertu, dans un pauvre, est aussi respectable;
L'honnête homme souvent porte un mauvais habit;
Et voir avec mépris un être misérable,
Ce n'est point obéir aux volontés du Christ.

La vraie amitié

UN ami qui toujours m'avertit et m'éclaire,
Qui, loin de m'excuser, me montre un front sévère,
A sur mon coeur un grand pouvoir.
Mais un être assez vil pour me flatter sans cesse,
Couvre son intérêt d'un voile de bassesse:
Sans dégoût je ne puis le voir.
Qui rarement nous loue est un ami sincère;
La langue d'un flatteur est souvent mensongère.

Charlotte et Corneille.**CORNEILLE.**

DIS-MOI, quand tu pleures si fort,
La peine que l'on t'a causée?
Charlotte, ta bourse à ressort
Est-elle perdue ou brisée?

CHARLOTTE.

Comment ne pleurerais-je pas?
Maman se plaint de ma paresse;
En me parlant, ses yeux, hélas!
Me peignaient toute sa tristesse!
Elle ne veut pas me donner
Son baiser comme à l'ordinaire.
Que je m'en veux de chagriner
Le coeur d'une si tendre mère!

CORNEILLE.

Mais, là, toute seule, à quoi bon
Verser des pleurs, ma chère amie?

Va lui demander ton pardon;
Tu l'obtiendras, je le parie.

CHARLOTTE.

Si tu voulais parler pour moi,
M'accompagner!

CORNEILLE.

C'est mon envie.
Je veux intercéder pour toi.
N'es-tu donc pas ma soeur chérie?
Mais de moi tu peux te passer;
Une mère toujours pardonne,
Quand son enfant vient l'embrasser:
La nôtre, ma soeur, est si bonne!
Elle nous lisait, l'autre jour,
Que Dieu fait grâce à ceux qu'il aime:
A cet exemple, son amour
Voudra te pardonner de même.

La santé.

LA santé, c'est le vrai trésor,
Le contentement de la vie:
Quand j'aurais des biens et de l'or,
Satisferaient-ils mon envie,
Si, rongé, chaque jour, par la peine et les maux,
La vie était pour moi le plus grand des fardeaux?

Mais mon père souvent m'apprit
Comme il faut que je me conduise:
Évitez toujours, m'a-t-il-dit,
Les excès et la gourmandise:
Celui dont l'appétit n'est jamais contenté,
Connait bien rarement la joie et la santé.

Claire et Cornélie.**CLAIRE.**

TOUJOURS travailler, toujours lire,
De tous les ennuis c'est le pire.
Faut-il ainsi passer ses jours?
Allons! au jeu! viens, Cornélie.
Ah! sans doute, cela t'ennuie,
Quand ton maître t'instruit toujours.

CORNÉLIE.

Jamais travailler, jamais lire,
Dans le jardin sauter et rire,
Faut-il ainsi passer ses jours?
Finis ton jeu, Claire chérie:
Ah! ta poupée aussi t'ennuie,
Quand tu t'en occupes toujours.

CLAIRE.

Parfois jouer et parfois lire,

De nous c'est tout ce qu'on désire.
Viens vite; nos joujoux sont prêts.

CORNÉLIE.

Est-ce que ta leçon t'ennuie?
Lisons d'abord, ma chère amie,
Et nous irons jouer après.

Claire, à ce bon conseil, s'empessant de le suivre,
Laisse là sa poupée et va prendre son livre.

La chansonnette trouvée.

J'AI, tout près de notre volière,
Trouvé ce papier à l'instant.
Je saurai le lire, j'espère;
Le titre, c'est: L'HOMME CONTENT.

Petits enfans, que l'on s'empresse!
Venez écouter ma chanson:
Gaîté vaut bien mieux que richesse:
Retenez tous cette leçon.

Content de peu, dans ma famille,
Irais-je donc former des vœux,
Pour porter un habit qui brille,
Sur un cœur triste et malheureux?

Léger de corps, léger de peine,
Je travaille, et c'est ma santé.
Debout avant que le jour vienne,
Je me lève plein de gaîté.

La faim, qui rarement m'oublie,
Me fait manger bien mieux chez moi,
Que si j'étais, toute ma vie,
Assis à la table d'un roi.

Je bois l'eau pure à la fontaine,
Avec beaucoup plus de plaisir,
Que, dans une coupe bien pleine,
Le meilleur vin qu'on pût choisir.

Quand à finir le jour s'apprête,
Je revois le soir sans regrets;
Je dis alors ma chansonnette,
Et bénis Dieu de ses bienfaits.

Mes chers enfans, vivez de même;
De Dieu demeurez les élus!
Et, louant sa bonté suprême,
Dites: que de biens j'ai reçus!

Oh! cette chanson est parfaite!
Je l'aime et je la grave en moi.
Homme content! que je souhaite
D'apprendre à vivre comme toi!

La louable ambition.

HÉLAS! combien je me désole
D'avoir ainsi perdu le prix
Qu'au plus diligent de l'école,
Notre bon père avait promis!
Ce livre, rempli de gravures,
Avec des rubans de satin,
Et de si belles couvertures,
Victor l'a gagné! quel chagrin!
C'est lui qui sut le mieux écrire;
C'est lui qui sut couramment lire;
Sur la carte de l'univers,
C'est lui qui fut le plus habile
A trouver un fleuve, une ville,
Et les royaumes et les mers!

Loin que cela me décourage,
Je veux apprendre encore mieux,
Ne point devenir envieux,

Et chérir Victor davantage;
Mais j'obtiendrai cet autre prix
Qui de nouveau nous est promis.
Je vais travailler avec zèle,
Jouer moins, me lever plus tôt,
Et, lorsque mon maître m'appelle,
Dire ma leçon comme il faut.
Ah! c'est à m'amuser sans cesse,
C'est à n'être point occupé,
C'est à dormir avec paresse,
Que ce beau prix m'est échappé!

Oui, ce livre, plein de gravures,
Avec des rubans de satin,
Et de si belles couvertures,
Victor l'a reçu ce matin!
Ne croyez pas que je l'oublie!
Je promets bien que, de ma vie,
Je n'aurai plus un tel chagrin!

Le crieur de nuit.

POURQUOI donc craindrais-je cet homme
Qui chante dans l'obscurité?
Il veille, quand je fais un somme,
Pour que je sois en sûreté.

Je crois plutôt que, tant qu'il chante,
Les voleurs n'approcheront pas;
Car, soit qu'il pleuve, soit qu'il vente,
De chanter il n'est jamais las.

Que la bonté de Dieu te garde!
Brave homme, dans mon petit lit
Je vais dormir, fais bien ta garde;
Mes yeux se ferment. - Bonne nuit!

Nicolas et Pierre.

NICOLAS.

PIERRE, si tu n'es pas plus sage,
Tu verras venir l'homme noir.

PIERRE.

Je n'ai pas peur; j'ai du courage;
S'il le peut, qu'il se laisse voir.
Fi! Nicolas! n'as-tu pas honte
De prononcer encor ce nom?
Celui qui croit un pareil conte
Doit avoir perdu la raison.

L'hiver.

LES arbres n'ont plus de verdure;
C'en est fait du dernier beau jour;
Les vents, la pluie et la froidure
Annoncent l'hiver de retour.

Au coin du feu, près de ma mère,
Je cours chauffer mes petits doigts.
Nous avons encor, dit mon père,
Pour la saison beaucoup de bois.

Nous avons tout en abondance,
Pour passer ce rigoureux temps,
Et la main de la Providence
Nous donne de chauds vêtements.

Nous avons des fruits, du chauffage,
Du beurre..... que n'avons-nous pas?
Puis, chaque soir, de bon laitage,
Sans compter des mets délicats.

Oh! puisse ma reconnaissance
Ne point oublier ces présents!
Je veux, par mon obéissance,
Prouver à Dieu ce que je sens.

Et si le froid me contrarie,
Je penserai souvent combien
De milliers d'hommes, dans la vie,
N'ont pas un sort comme le mien!

Sur tout ce que le ciel m'envoie,
J'épargnerai, soir et matin,
Afin de rendre quelque joie
Au pauvre qui pleure de faim.

La bonté de Dieu.

C'EST Dieu qui fait tomber la pluie
Que boivent les champs altérés;
C'est elle qui leur rend la vie,
Car, sans la pluie,
Tout meurt dans les champs et les prés.

O pluie! arrose bien la terre;
Rends abondante la moisson!
L'or est cent fois moins nécessaire
A notre terre.
Dieu nous exauce; il est si bon!

La sagesse de Dieu.

La pluie a cessé: l'herbe aride,
Que la chaleur faisait mourir?
Maintenant est assez humide
Et pour croître et pour reverdir.

S'il pleuvait avec violence,
Si le soleil ne luisait pas,
Ce ne serait plus abondance,
Ce seraient pertes et dégâts.

De Dieu quelle est donc la sagesse!
Tout est bien gardé par ses soins:
La terre reprend sa richesse;
La pluie a comblé ses besoins.

La représaille généreuse

IRAI-JE quereller ma soeur,
Quand son peu d'amitié m'afflige?
Parlerai-je mal de son coeur?
Non, non; c'est une enfant, me dis-je

Je veux lui donner mes bonbons,
Tantôt une pomme, une amande,
Des noisettes, des macarons,
Enfin tout ce qu'elle demande.

Par l'amitié j'aurai son coeur;
Il n'est pas méchant, je parie.
Oh! j'aimerai si bien ma soeur,
Que je deviendrai son amie.

L'enfant malade.

QUE ma tête me fait souffrir!
De jouer je n'ai plus envie;
Je vois mon cheval sans plaisir;
Chacun consulte mon désir
Et tout me dégoûte et m'ennuie.

Quoique mon lit soit doux et chaud,
Je n'ai pas un instant paisible.
Le sommeil vient-il? aussitôt,
Je m'éveille, tout en sursaut,
Agité d'un rêve terrible!

Je souffre; et cependant mon coeur
Me porte à la reconnaissance,
Lorsque je sens, par ma douleur,
Que la santé, ce vrai bonheur,
Ne vient que de la Providence.

Mais partout s'étend sa bonté;
Et je dis, malgré ma souffrance,
En adorant sa volonté:
Mon Dieu me rendra la santé;
Attendons avec patience.

Le bon exemple.

PAPA vit avec notre mère,
Toujours satisfait et joyeux.
O c'est une amitié si chère!
Nous devrions être comme eux.

L'un a-t-il dit ce qu'il veut faire?
C'est très-bien! dit l'autre, à l'instant.
Et c'est un plaisir pour ma mère
De rendre mon père content.

Mon père toujours étudie
Tout ce qui peut plaire à Maman;
Ce qui la chagrine ou l'ennuie,
Cause à mon père du tourment.

Hier il offrit à ma mère
Une pêche, et puis l'embrassa;
Il la lui donna tout entière:
Dis, Claire, ferions-nous cela?

Ma chère soeur, et toi, cher frère,
Que nous ayons, pensons-y bien,
De grands reproches à nous faire!
Toujours disputer pour un rien!

Apprenons, soyons bien ensemble;
Jouons, ne nous querellons plus:
Nos parens nous donnent l'exemple,
En amitié comme en vertus.

Là seulement est la tendresse,
Là nos jours sont pleins de douceur,
Où l'indulgence et l'allégresse
Font naître un mutuel bonheur.

Pierre et Cornélie.**PIERRE.**

JAMAIS ton frère, Cornélie,
Ne fut si content de sa vie;
Allons, un doux baiser de toi!
Je viens d'apprendre de ma mère,
Qu'après l'école elle attend Claire:
Personne n'est plus gai que moi.

CORNÉLIE.

Quel plaisir! Claire est si gentille.
A cette aimable et bonne fille,
Faisons quelque présent bien beau.
Je sais plus d'une historiette;
Mais la fête n'est pas complète,
Si nous n'y joignons un cadeau.

PIERRE.

Bon! j'ai quatre belles gravures.

CORNÉLIE.

Et moi, pour elle deux ceintures.

PIERRE.

Oh! nos présents plairont toujours;
Puisqu'elle verra, soeur chérie,
Que notre coeur, pour une amie,
Ne s'en tient pas à des discours.

La patience.

LA patience est une belle chose
Qui, dans un travail malaisé,
Fait parvenir au but qu'on se propose.
Par notre chat si malin, si rusé,
La preuve hier m'en fut encor donnée.
Pendant une heure, il se blottit
Dans un coin de la cheminée,
Attendant qu'un rat en sortît.
Il ne s'en alla point que la bête bloquée
Sous sa griffe ne fut croquée.

Une jeunesse pieuse procure une heureuse vieillesse.

CELUI qui sut, dès sa jeunesse,
Dans le sentier de la sagesse,
Rester toujours,
Heureux de suivre cette voie,
Fait le bien et goûte la joie
Dans ses vieux jours!

Mais tel qui perd un temps utile,
Et laisse son son coeur indocile
Sans aucun frein,
Déjà vieux avant sa vieillesse,
Voit, dans la peine et la tristesse,
Venir sa fin.

De bonne heure donc, ô jeunesse,
Que le sentier de la sagesse
Plaise à vos coeurs,
Pour que le souvenir vous donne
Des jours, au temps de votre automne,
Exempts de pleurs!

Quand vous devriez de l'impie
Supporter parfois, dans la vie,
Le ris moqueur;
Dieu, qui vous observe sans cesse,
Vous promet plus que la richesse
Et la grandeur.

L'enfant de Dieu, c'est l'enfant sage
Qui, lui consacrant son jeune âge,
L'aime en tout lieu;
Et si la mort un jour le glace,
Soit tôt, soit tard, il trouve grâce
Devant son Dieu!

La mésange.

MON trébuchet sur l'arbre était à peine mis,
Qu'une mésange fut en cage.
Je me disais, joyeux: que d'oiseaux seront pris!
Ceci me promet davantage.

Mais, depuis ce moment, huit grands jours sont passés,
Sans que mésange ou pinson vole.
Je me dis: les oiseaux sont tous pris ou chassés.
Et voilà ce qui me désole!

Tel qui, d'un sort prospère attend trop de faveur,
Presque toujours n'est pas plus sage
Que celui qui d'abord, vaincu par le malheur,
Et se lamente et perd courage.

Pierre devant le lit de sa soeur malade.

MA bonne petite Marie,
Oh! que mon ame est attendrie
D'écouter tes gémissemens!
Oui, je voudrais souffrir moi-même,
Si mes maux, à ta peine extrême,
Portaient quelques soulagemens.

C'est au-dessus de ma puissance;
Mais, invoquant la Providence,
Je pleure et dis: Dieu de bonté,
Ma prière te peint ma crainte;
Vois ma tristesse, entends ma plainte,
Et rends à ma soeur la santé.

Ne laisse pas mourir Marie!
Ah! ma mère en perdait la vie,
Mon père en mourrait de douleur.
Et, bon Dieu! resté sur la terre,
Que deviendrait le pauvre Pierre,
S'il n'avait ni parens, ni soeur?

La prière exaucée.

DIEU m'entend; il m'exauce; et ma soeur est guérie.
Enfin, pour notre joie, il a sauvé Marie!
Comme envers lui mon coeur sera reconnaissant!
Mais accueillera-t-il ce Dieu, ce Dieu puissant,
Les remerciemens de l'enfance?
Il se plaît, dit mon père, aux chants de l'innocence,
Et j'ose lui porter l'offrande d'un enfant.

L'enfant sensible.

COMMENT ne pas chérir ma mère?
Pour moi que ne fait pas son coeur?
J'apprends ce qui m'est nécessaire,
Et ma gaîté fait son bonheur.

Suis-je malade? oh! que d'alarmes
Pour sa tendresse! et quand ses yeux
Se lèvent tout remplis de larmes,
Je crois qu'elle implore les cieux!

Oui, sans doute, alors elle prie,
Pour que Dieu m'ôte ma douleur.
Suis-je mieux? Son ame attendrie
Rend grâce aux bontés du Seigneur.

Je veux toujours aimer ma mère,
Toujours écouter son désir,
Et ne jamais, jamais rien faire
Qui lui cause du déplaisir.

Son nom vivra pour ma tendresse,
Lorsque sa tombe s'ouvrira,
Et je bénirai Dieu sans cesse
De la mère qu'il me donna!

Dieu! garde-la-moi, je t'en prie;
C'est pour moi le plus grand bienfait.
Quel chagrin remplirait ma vie,
Si mon enfance la perdait!

L'imprudence.

CETTE mouche, qui là repose,
 Voltigeait tout-à-l'heure encor:
 Elle est morte; vois-tu, Victor?
 Une imprudence en est la cause.

Étourdiment elle vola
 Dans la flamme de la chandelle:
 Il est trop tard; c'en est fait d'elle.
 Elle est brûlée, et la voilà!

Qui l'a séduite? l'apparence.
 Cette leçon doit nous servir:
 Pensons-y bien, avant d'agir,
 Lorsque la chose est d'importance.

Sur un chemin couvert de fleurs,
 Une seule heure d'imprudence
 Bien souvent peut donner naissance
 A des mois entiers de douleurs!

L'oiseau sur la béquille.

DEPUIS tantôt une semaine,
De Thomas l'oiseleur j'achetai ce linot,
Et si je me suis plaint un moment de ma peine,
Maintenant nul ne vole et si bien et si haut.

Que je pourrais apprendre vite,
Si j'étais, à mon tour, appliqué comme lui!
Mais je crois que bientôt je pleurerais d'ennui.
Ah! faut-il qu'un oiseau condamne ma conduite?

Je veux, à l'avenir, être bien studieux;
Et, sans crainte, en voyant cet oiseau si docile,
Me demander qui, de nous deux,
Est l'écolier le plus habile.



L'oiseau sur la béquille.

*Je veux, à l'avenir, être bien studieux;
Et, sans crainte, en voyant cet oiseau si docile,
Me demander qui, de nous deux,
Est l'écolier le plus habile.*

Pag. 72.

A mes petits lecteurs.

NE dites pas, mes aimables enfans,
Que mon amitié vous oublie;
Elle destine encor quelques instans
A ces vers que je vous dédie.

Petits amis, ce livre vous est dû;
Mais c'en est assez pour votre âge:
Car, écoutez! le temps n'est pas venu
De vous en donner davantage.

Retenez tous mes conseils, chers enfans:
Il faut peu, bien et souvent lire;
Et vous aurez, lorsque vous serez grands,
De grands livres pour vous instruire.

Pierre et le lapin.

JE vois là-bas un beau lapin:
Si je pouvais l'avoir, dit Pierre,
Pour courir avec lui dans notre grand jardin,
Que je serais heureux! Ma bourse tout entière
Ne suffit pas pour l'acheter:
Trois fois je viens de la compter.
Cela me tient au coeur, et je ne sais que faire!

Pierre, cette leçon est bonne à retenir:
Apprends, lorsqu'à tes vœux cet accident s'oppose,
Qu'un enfant ne doit pas désirer une chose,
Avant qu'il soit bien sûr de pouvoir l'obtenir!

Chant du matin.

VICTOR avait, la nuit dernière,
Dormi d'un bienfaisant sommeil;
Il venait, près d'une onde claire,
S'asseoir, au lever du soleil.
Son coeur, dans sa vive allégresse,
Ne pouvait retenir ses chants:
'Dieu de bonté, Dieu de sagesse,
Disait-il! reçois mon encens!'

Père de l'univers, toi qui me donnas l'être,
Je te dois ce réveil qui réjouit mes sens!
Suprême auteur, Jésus m'apprit à te connaître,
Dès mes plus jeunes ans!

Le jour naissant te loue; et moi, je te demande
De jeter un regard favorable sur moi.
Que mes joyeux accens, dont je te fais l'offrande,
Soient toujours pleins de toi!

Vivre sage et content, obéir, bien apprendre,
C'est ainsi qu'un enfant a du prix à tes yeux.
Dieu puissant, quelles voix partout ne font entendre
Le nom du roi des cieux?

Oui, je place en toi seul toute mon espérance:
Nul n'est si généreux, ni si puissant que toi.
Je veux, puisque ta main bénit aussi l'enfance,
Ne suivre que ta loi!

Chant du soir.

LE soleil pâissait,
Et la lune arrondie,
Sur la plaine fleurie,
Déjà resplendissait;
Quand la jeune Angélique,
Une lyre à la main,
En chantant ce cantique,
Parut sur mon chemin:

Le soleil finit sa carrière;
Et les rayons de sa lumière,
Sur notre horizon vont mourir;
Mais loin que cela me chagrine,
Je bénis la bonté divine
Qui créa la nuit pour dormir.

Sans effroi, lorsque le jour tombe,
Je suis pareille à la colombe,
Dans la profondeur de la nuit:

De moi Dieu prendra soin encore,
Jusqu'à l'heure où l'aimable aurore
Vient dorer l'ombre qui s'enfuit.

Non, mon ame ne doit rien craindre;
Aucun malheur ne peut m'atteindre:
Dieu veille aussi sur les enfans.
Partout sa bonté m'environne;
Il m'aime bien, puisqu'il me donne
Et la vie et les alimens.

Le doux reflet de mille étoiles,
De la nuit éclaire les voiles,
Et la lune, du haut des cieux,
Jetant son éclat sous l'ombrage,
Se joue à travers le feuillage
De nos bosquets silencieux.

Les couleurs s'éteignent dans l'ombre;
Mais les parfums de fleurs sans nombre
Partout s'exhalent sur mes pas.
La caille au loin se fait entendre,
Et du rossignol la voix tendre
Sort de ces bouquets de lilas.

O toi, que mon enfance adore,
Laisse-moi te louer encore,
Avant que de clore mes yeux!
Mon Dieu! révéler ta puissance,
Et t'offrir sa reconnaissance,
Voilà le sort le plus heureux.

La crainte déplacée.

ALEXIS vit un jour quelques juifs dans la rue,
Qui s'en allaient criant pour acheter du vieux.
Il eut si peur, si peur, qu'il pâlit à leur vue,
Et s'enfuit, les larmes aux yeux.
Mais Pierre se moqua de sa poltronnerie.
Il lui dit en riant: 'Allons, fais comme moi.'
Alexis répondit: 'Et s'ils sonnaient chez toi,
Ne tremblerais-tu pas?' - 'Mais non; quelle folie!
D'où me viendrait cette frayeur,
Lui répliqua son ami Pierre?
C'est lorsque l'on cherche à malfaire
Qu'on doit seulement avoir peur.'

L'amour de la patrie.

JE ne suis qu'un enfant, et j'aime ma patrie
Autant qu'on peut l'aimer de coeur.
C'est là que j'ai reçu la vie;
C'est là que mon enfance est soignée et nourrie;
Que des maîtres instruits et remplis de douceur,
Me donnent des leçons de vertus, de sagesse;
C'est là que, près de moi, se trouvent réunis
Et des parens et des amis
Que je vois chaque jour avec plus de tendresse!
Je suis bien jeune encor; mais quand je serai grand,
Ma mémoire sera fidelle:
Utile à ma patrie, à jamais envers elle,
Mon coeur sera reconnaissant!

Les petits querelleurs.**JULES.**

ALONS! vidons notre dispute
Par une courageuse lutte.
Battons-nous!

FÉLIX.

Je ne veux pas, moi!
Mais courons trouver notre père:
Si j'ai raison, ou si c'est toi,
C'est lui qui jugera l'affaire.

JULES.

Garçon sans courage! poltron!

FÉLIX.

Vois ce que tu vas entreprendre!

JULES.

Je vais t'empoigner tout de bon!

FÉLIX.

Prends garde! je sais me défendre;
Je n'ai pas peur.

JULES.

Est-ce bien vrai?
Viens à part en faire l'essai.

FÉLIX.

C'est en vain que tu m'injuries;
Je t'attends avec fermeté:
Se battre sans nécessité,
C'est la plus grande des folies.

Mais leur père arrivant aux éclats de leurs voix,
Nos petits querelleurs tremblèrent à la fois.
Lui, guerrier, qui fit voir, dans mainte circonstance,
Et son courage et sa prudence,
Leur dit: Mes chers enfans, le plus brave soldat,
Le héros, c'est celui qui vaillamment se bat,
Et ne montre jamais d'inutile vaillance!

L'orage.

OH! comme les éclairs jaillissent de la nue!
Comme la foudre gronde ou loin dans l'étendue!
Le nuage s'entasse ou flotte dans les airs;
Et, devant ce spectacle, ô Dieu de l'univers,
J'admire ta grandeur dont mon ame est émue!

L'orage se dissipe. Un air vif et plus pur
Environne mes pas et l'alouette chante;
Les bosquets ont repris leur fraîcheur odorante;
Tout paraît s'embellir sous un beau ciel d'azur;
Et pourtant, ô Dieu que j'adore,
Lorsque tu nous bénis, je te redoute encore!

Mais que vois-je, Clara? tu trembles, mon enfant!
Comment peux-tu craindre l'orage?
De la bonté de Dieu c'est un sûr témoignage,
Et tu dois lui montrer un coeur reconnaissant.



Claire devant le portrait de sa mère qu'elle a perdue.

*Hélas! j'ai perdu sa tendresse;
Mars je me souviendrai sans cesse
De ses derniers embrassemens*

Pag. 85.

Claire devant le portrait de sa mère qu'elle a perdue.

DEVANT le portrait de ma mère,
Tranquille, à genoux sur la terre,
Lorsque je contemple ces traits,
Des larmes mouillent ma paupière
Et viennent doubler mes regrets.
Cette image où peuvent se lire
La bonne foi, la piété,
Et, sous un gracieux sourire,
La douceur, l'amabilité,
Me rend encore plus amère
La perte d'une tendre mère,
Enlevée à mes jeunes ans!
Que d'heures je passai près d'elle,
Lorsque sa bonté maternelle
Me prodiguait ses soins touchans!
Hélas! j'ai perdu sa tendresse;
Mais je me souviendrai sans cesse
De ses derniers embrassemens.

Je verse des pleurs quand j'y pense,
Et j'y pense de si bon coeur!
'Claire, dit-elle! ma souffrance
M'avertit d'un prochain malheur.
Oui, je vais quitter cette vie;
Ta mère va fermer ses yeux,
Pour les rouvrir dans la patrie
Qu'habitent les Anges heureux.
Entends mes derniers mots, ma Claire;
Donne-moi ton dernier baiser!
Adore Dieu; chéris ton père.
Tes devoirs, tu dois les puiser
Dans les vertus et la sagesse;
Et si tu veux passer tes jours
Dans le bonheur et l'allégresse,
Fuis le vice, fuis-le toujours!
Pour tes fautes, loin de les taire,
Sans nul détour fais-en l'aveu:
Ma chère enfant, un coeur sincère
Trouve grâce devant son Dieu.
Je ne serai plus sur la terre,
Mais toi, tourne souvent tes yeux
Vers le riant séjour des cieux,
Et dis: là réside ma mère!

Oh! combien, lorsque tu mourras,
Dans ma tendre reconnaissance,
Je bénirai la Providence,
Si je te vois encor là-bas!
Oui, bonne Claire, à ta présence,
Tous les Anges tendront leurs bras!’

‘La mort pèse sur ma paupière;
Ma voix commence à s’épuiser.
L’heure est venue; adieu, ma Claire;
Adieu! prends encor ce baiser!’

Je descendis, fondant en larmes;
Bientôt après je la perdis,
Quand je pense à ce jour d’alarmes,
Devant ses traits que je chéris,
Des pleurs, où je trouve des charmes,
Roulent dans mes yeux attendris.
Vers le ciel je vois sa demeure,
Et je m’écrie, en gémissant:
‘Tu m’as donc ainsi, Dieu puissant,
‘Ravi la mère que je pleure!
‘Quels que soient les tristes regrets
‘Qui font soupirer ma tendresse,

‘Je dois de tes divins décrets,
‘Adorer la sainte sagesse;
‘Aimer mon père, et, chaque jour,
‘Suivre les leçons de ma mère!
‘Alors, rendue à son amour,
‘Quand viendra mon heure dernière,
‘Tu me prendras dans ton séjour!

La rose flétrie.

Une rose est si tôt flétrie!
C'est dommage, dit Paul: la puissance de Dieu
Serait bien mieux encore et louée et bénie,
Si cette belle fleur ne durait pas si peu.

Ne jugeons pas sur l'apparence.
Crois-moi, mon cher enfant, il n'en est pas ainsi;
Et nul de nous ne sait, comme la Providence,
Pourquoi l'éclat des fleurs est si vite flétri.

Dieu veut que ton oeil considère
Combien la beauté passe avec rapidité.
Ce n'est pas, en blâmant ses oeuvres sur la terre,
Que tu peux rendre hommage à la Divinité.

Marie près d'un piano.

O! que j'aime cette harmonie!
Je n'ai pas encore six ans,
Et c'est un plaisir pour Marie
De pouvoir y mêler ses chants.
Lorsque sur ce clavier sonore,
Mon frère promène ses doigts,
Il me répète quelquefois:
'Mes sons t'amuse-t-ils encore?'
Je lui réponds: 'Petit ami,
Ne finis pas, je t'en supplie!
Si je sais jouer, de ma vie,
Je ferai de mon mieux aussi.'
Hier, mon jour d'anniversaire,
Maman s'en vint me demander
Quel présent saurait mieux me plaire:
Elle voulait me l'accorder.
'Ah! dis-je alors, ma bonne mère,
Je n'aurais rien à souhaiter,

Si je pouvais, comme mon frère,
Toucher du piano, chanter.'
- 'L'an prochain, j'y consens, dit-elle,'
En m'embrassant bien tendrement. -
Je brûle d'envie et de zèle:
Vienne le maître seulement!

La musique est, dans la jeunesse,
Un utile délassément.
On ne peut apprendre sans cesse:
Il faut un peu d'amusement.
Par le chant l'ame est réjouie;
Sur nos jours il répand des fleurs,
Et nous détourne, en compagnie,
Du triste sentier des erreurs.

La réponse sensée.

J'OBÉIS à mon Dieu: veux-tu savoir pourquoi?
C'est que je vois partout sa sagesse infinie;
C'est que son amour seul nous a donné sa loi,
Pour nous rendre plus gai le chemin de la vie.
Tout ce qu'il nous défend, quelle que soit l'erreur
Qui séduise nos yeux, nuit à notre bonheur.
Que celui donc qui veut être heureux sur la terre,
Obéisse à son Dieu, le craigne et le révère!

La conscience.

NON, je n'ai jamais plus de joie
Qu'après avoir rempli, comme il faut, mon devoir.
Je trouve alors meilleurs les mets que Dieu m'envoie;
Je vais sautant, chantant, du matin jusqu'au soir.
Mais suis-je paresseux ou méchant? tout m'ennuie;
Je n'ai plus de tranquillité;
Ma conscience alors, en véritable amie,
Me dit, avec sévérité,
Que ma conduite n'est pas bonne,
Et que je n'obtiendrai l'estime de personne.

Lettre de Charles à sa petite soeur Marie.

DEPUIS ton départ, soeur chérie,
Je n'ai pu quitter le logis,
Retenu, ma bonne Marie,
Par un méchant torticolis.
Je pensai: je lui vais écrire;
Car le temps est si rigoureux.
Toujours chez soi, seul, et sans rire,
A la longue, c'est ennuyeux.
J'ai tant de choses à te dire,
Que je voudrais être avec toi;
Mais puisque en vain je le désire,
Ce papier causera pour moi.
Il faut écrire comme on parle,
On nous l'a souvent répété:
Petite soeur, ton frère Charle
Va t'instruire de sa santé.
D'abord, ma peine fut extrême,
Quand je te vis partir ainsi:

‘Je suis sûr que Clorinde l'aime;
Mais que fait-elle loin d'ici,
Disais-je?... Je gardais pour elle
Un cadeau d'étrennes charmant;
Oh oui, l'estampe la plus belle!
Nous nous aimons si tendrement!...’
Mais à quoi servait cette plainte?
Ma soeur n'était plus près de moi,
Et mon amitié fut contrainte
Hélas! à se passer de toi.
Ensuite, je pris un gros rhume,
Pour avoir trop voulu courir.
Je ne saurais, avec ma plume,
Conter ce que j'ai dû souffrir.
De manger on me fit défense;
Le mal m'empêchait de dormir;
Je demandais, avec instance,
Si cela n'allait pas finir.
A mes jeux j'étais insensible;
Oisif, je passais tout mon temps,
Et mon chagrin le plus pénible,
C'était d'être au lit si long-temps.
Papa, Maman, avec tendresse,
Essayaient de me divertir;

Mais, abattu par ma faiblesse,
Je ne voulais d'aucun plaisir.
Ma patience était finie;
J'étais de si mauvaise humeur,
Et je croyais que, de ma vie,
Je ne reverrais plus ma soeur.
Je dis à la fin: ne rien faire
Ne peut qu'augmenter ma douleur.
Je lus un peu pour me distraire,
Et mon état devint meilleur.
J'écrivis; je pris mes gravures,
Qui m'amusèrent à leur tour,
Et je pus même, sans murmures,
Garder la chambre tout le jour.
Une fois arriva mon père;
Tranquillement je dessinais;
Bientôt après suivit ma mère,
Pour apprendre comment j'étais.
J'avais l'ame toute joyeuse;
Tout était gai dans la maison;
Mon humeur n'était plus grondeuse;
Je ne répondais plus: Oui! non!
Ainsi, de ma convalescence,
S'écoulèrent les longs instans:

J'avais encor quelque souffrance,
Mais sans cris, sans gémissemens.
Mon père dit que mon jeune âge
Est sujet à d'autres douleurs,
Et qu'avec un peu de courage,
Je les supporterai sans pleurs;
Que celui qui soumet sa vie
Aux volontés du Créateur,
Dans la plus grande maladie,
Goûte encore quelque bonheur.

Adieu, ma soeur. Charles t'engage
A ne plus long-temps rester là:
Mets une fin à ton voyage,
Quand ma lettre te parviendra.

Les hirondelles.

POUR la première fois, et d'humeur mécontente,
 Pierre allait à l'école, avec quelques soucis.
 Mais à peine, à ses yeux, la porte se présente,
 Que, regardant en l'air, il s'arrête surpris.
 Il admirait mainte hirondelle
 Qui voltigeait de tout côté.
 'Voilà, dit-il, voilà vraiment ce qui s'appelle
 S'amuser à sa volonté!'
 Un homme, par hasard, passant près de l'école,
 L'entendit et lui dit, en souriant un peu:
 'Pierre, vous vous trompez; ceci n'est point un jeu;
 Car chaque hirondelle qui vole
 Prend des mouches dans l'air pour nourrir ses petits,
 Qui se mourraient de faim sans les soins de leur mère.
 N'appellez-vous cela qu'un amusement, Pierre?
 Non! mais de votre erreur on peut, à mon avis,
 Tirer une leçon fort sage:
 Dans leur vol enjoué, ces oiseaux nous font voir
 Qu'il faut, avec joie et courage,
 En tout temps remplir son devoir,
 Sans attendre qu'on nous l'ordonne.'
 - 'Je vous comprends, dit Pierre; et la leçon est bonne.
 Je cours à l'école; au revoir!'

Le soleil.

QUAND je vois le soleil paraître,
Et, de ses feux, du haut des airs,
Réchauffer tout ce qu'il fit naître
Pour tout nourrir dans l'univers;

Quand je vois sa clarté riante,
Le matin briller à nos yeux,
Pour nous rendre l'ame contente
Et nos travaux moins sérieux;

Le Dieu que j'admire et révère,
Me semble plus grand chaque jour:
C'est lui qui fit cette lumière
Comme un présent de son amour.

Le cadavre.

MES chers enfans, qu'on se rassure!
De cette livide figure,
Pourquoi vous effrayer d'abord?
Approchez-vous, d'un pas tranquille:
Cet homme insensible, immobile,
Vient d'être glacé par la mort.

Cependant, il agit, il pense;
Mais il a changé d'existence;
Son ame est remontée aux cieux.
Le Dieu qu'il servit sur la terre,
A béni son heure dernière
Et rendu son corps précieux.

L'ame quitte un corps qui succombe,
Et le corps descend dans la tombe;
Mais n'en détournez pas les yeux:
Dieu, dans sa bonté paternelle,
A cette dépouille mortelle,
Réserve un destin glorieux!

Chers enfans, gardez-vous de dire:
‘Pourquoi donc faut-il qu'on expire?
Pourquoi ne pas vivre toujours?’
Sachez bien employer la vie;
La mort viendra, comme une amie,
Vous préparer d'éternels jours.

Et lorsque finira le monde,
Ce reste qui sur Dieu se fonde,
Pour ne plus mourir revivra;
La joyeuse troupe des Anges,
Chantant les célestes louanges,
Au milieu d'eux le recevra.

Mes chers enfans, qu'on se rassure!
De cette livide figure,
Ne vous effrayez pas d'abord.
Dites plutôt, d'un air tranquille:
‘Cet homme insensible, immobile,
Vit dans les cieux après sa mort.’

**Le nid d'oiseaux.
conte.**

UN jour la petite Rosine,
 Trouva, dans un buisson d'épine,
 Un nid d'oiseaux fort bien caché:
 'Ah! je possède enfin ce que j'ai tant cherché,
 Dit-elle; quel bonheur! et que j'aurai de joie
 Avec ces aimables petits!
 Il faut que ma mère les voie,
 Et que, dans mon panier, je les porte au logis.'

Rosine rencontra sa mère,
 Qui lui conta ceci: 'Ma chère enfant, crois-moi,
 N'enlève plus de nid: c'est un plaisir pour toi,
 Mais pour les vieux oiseaux quelle douleur amère!
 Combien tu les rends malheureux!
 Ne pleureras-tu pas si, toi, Pierre et Julie,
 Vous étiez, malgré vous, éloignés de mes yeux?
 Chère Rosine! eh bien! que ton ame attendrie
 Ait compassion de ces vieux!
 Ne cherche pas ton allégresse

Dans ce qui peut d'un autre exciter la tristesse.?

- 'Jamais, dit Rosine; jamais!

Ah! j'en aurais trop de regrets.

Mais, ma bonne Maman, écoute,

Écoute ces pauvres petits!

Ils ne font que crier: c'est qu'ils ont faim, sans doute.?

- 'La faim seule n'est pas la cause de leurs cris,

Répond la mère; et je suis sûre

Que tu vas les faire mourir,

Si, par beaucoup de nourriture,

Tu crois les empêcher de crier, de gémir.

Veux-tu goûter un vrai plaisir,

Et voir, avec quel soin, avec quelle constance,

Les autres viendront les nourrir?

Assieds-toi seulement et garde le silence.

Les vieux vont prendre, en ta présence,

Des mouches et des vermisseaux,

Pour les porter au nid de leurs jeunes oiseaux.

Oui, grâce à la Providence,

Comme nous ces oiseaux ont aussi des parens,

Qui savent beaucoup mieux que notre intelligence,

Ce qui convient à leurs enfans.

Ils les aiment avec tendresse,

Et les environnent sans cesse

De soins généreux et touchans:
Dieu créa leur amour pour un si doux usage!
Crains donc de troubler leur bonheur:
Tu ne dois pas être plus sage
Que le sage et bon Créateur.’

A sa mère obéit Rosine;
Mais doucement, sans bruit, et sans toucher à rien,
Elle allait souvent voir, dans le buisson d'épine,
Si les jeunes grandissaient bien.

Philippe, le père et le jardinier.**PHILIPPE.**

Eh! pourquoi donc, fidèle Pierre,
Émonder les arbres ainsi?
Ces branches, qui sont là par terre,
Auraient porté des fruits aussi.

LE JARDINIER.

S'il porte avec trop d'abondance,
L'arbre bientôt perd sa vigueur;
Ses fruits trompent notre espérance,
Et n'ont ni parfum, ni saveur.
Nos poires sont bonnes, j'espère.

LE PÈRE.

C'est vrai. Mon fils, retiens-le bien:
Ce qui passe le nécessaire
Presque toujours n'est bon à rien.

La solitude.

PETITS amis, je vous en prie,
Ne croyez pas que je m'ennuie,
Quand je suis seul quelques instans;
Non, celui qui chérit l'étude,
Ne craint jamais la solitude:
C'est là qu'il profite du temps.

Beaucoup d'hommes, me dit mon père,
Souvent, sous leur toit solitaire,
Sont au comble de leurs désirs.
Ils cherchent, dans de bons ouvrages,
Des leçons utiles et sages:
Est-il de plus nobles plaisirs?

Je le dis comme je le pense;
Acquérir beaucoup de science,
Être estimé, c'est tout pour moi:
Si quelques heures de la vie
Donnent ce sort digne d'envie,
Solitude, je suis à toi!

Traductions de Van Heyningen-Bosch.

La petite souris.

PRÈS d'un chat folâtrait une jeune souris.
Sa mère, la voyant, lui dit: 'Chère petite,
Tu cours un grand danger! viens ici, viens donc vite!'
Malgré sa mère et ses sages avis,
La souris en fit à sa tête.
Hap! dit le chat; miauwe! et l'imprudente bête
Fut avalée en peu d'instans.

Celui qui ne veut pas écouter ses parens,
Tot ou tard se prépare une peine cruelle.
Enfans, enfans, je vous le dis,
Si vous plaignez le sort de la pauvre souris,
Gardez-vous de faire comme elle.

Le voleur de pommes.

CLOPIN-CLOPANT, j'arrive avec grand' peine.
Que cet état me fait souvent gémir!
Mais j'en suis cause; il faut pour me punir,
Que ma béquille aujourd'hui me soutienne.

Petits amis, soyez, dans tous vos jeux,
Bons et prudents. Mes maux et ma misère
Seront pour vous un avis salutaire:
Sachez pourquoi je suis si malheureux.

Un jour grimé, dans mes espiègeries,
Sur un pommier de maître Nicolas,
Je fus surpris; je dus sauter à bas:
Ma pauvre jambe a payé mes folies.

Mes chers enfans, craignez mon sort amer:
Vous vous feriez un éternel reproche.
Voyez, hélas! voyez comme je cloche:
Oh! que le jeu souvent nous coûte cher!

Rosine et le vieillard.

LA jeune Rosine à l'école
S'en allait gaîment un matin.
Un vieillard, que la faim désole,
Se présente sur son chemin.

'Oh! lui dit-il, chère petite,
Un liard pour acheter du pain!'
Elle ouvre sa bourse bien vite;
Mais point d'argent! ah! quel chagrin!

Que fait Rosine? bonne et sage,
Rosine montre alors son coeur,
Prend son déjeuner, le partage
Avec l'homme dans la douleur.

'Tenez, vieillard, je vous soulage,
Dit-elle, autant que je le peux.
J'en voudrais avoir davantage,
Car vous êtes bien malheureux.'

Puis, elle poursuivit sa route.
A voir son air joyeux, content,
Tout bas elle disait, sans doute:
'Comme un bienfait est doux pourtant!'

FIN.